

AXELROD, Paul et John G. REID, éd(s.), *Youth, University, and Canadian Society. Essays in the Social History of Higher Education*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989. 381 p. 16,95 \$.

Nicole Neatby

Volume 43, Number 2, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304791ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304791ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Neatby, N. (1989). Review of [AXELROD, Paul et John G. REID, éd(s.), *Youth, University, and Canadian Society. Essays in the Social History of Higher Education*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989. 381 p. 16,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(2), 251–253.  
<https://doi.org/10.7202/304791ar>

AXELROD, Paul et John G. REID, eds., *Youth, University, and Canadian Society. Essays in the Social History of Higher Education*. Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1989. 381 p. 16,95\$

Dans leur chapitre introductif, Paul Axelrod et John Reid nous annoncent qu'une «nouvelle génération de chercheurs a réorienté le cours de l'historiographie de l'enseignement supérieur au Canada» (p. xii) et que, par conséquent, il était grand temps «de faire connaître aux lecteurs les travaux nouveaux et stimulants en histoire sociale de l'éducation universitaire» (p. xiii). À n'en pas douter, ce recueil de quatorze articles confirme la prise d'un nouveau virage et l'évolution remarquable d'un champ d'étude qui, tout récemment encore, n'en était qu'à ses premiers balbutiements.

Les directeurs du recueil veulent nous faire découvrir l'existence d'un nouveau courant qui a su intégrer à l'histoire de l'enseignement supérieur les intérêts explorés dans les multiples branches de l'histoire sociale canadienne. Ils démontrent ainsi que leur sujet n'est plus cloisonné dans le carcan d'une histoire institutionnelle et administrative des universités qui a trop longtemps manqué d'envergure et de nuance. Il s'agit au fond de redorer le blason passablement terni de l'histoire du milieu universitaire chez les historiens de la «nouvelle histoire». Ces derniers ont eu tendance à percevoir l'université comme une tour d'ivoire, une institution fondée pour le bienfait d'une minorité privilégiée, et donc peu susceptible de les éclairer dans leur compréhension des développements sociaux. Cet ouvrage veut prouver que, au contraire, l'université subit l'influence des forces de changements sociaux et génère elle-même des pressions qui transforment la société.

Pour mener à bien cette entreprise, les directeurs ont réparti les quatorze articles de leur collection dans cinq sections thématiques, chapeautées de titres qui confirment bien leur tentative d'aborder le milieu universitaire par le prisme des préoccupations de l'histoire sociale. Tour à tour sont ainsi abordés: 1) Region, Gender and Society; 2) Student Life and Culture; 3) The Campus at War; 4) Student Movements and Social Change; 5) The Learning Environment. Ces sections suivent parallèlement un ordre chronologique partant des années 1870 jusqu'aux années 1960. Cependant, plus de la moitié de ces articles traitent de la période du tournant du siècle, reflétant avec fidélité une époque de prédilection chez les chercheurs dans le domaine. Des déséquilibres se manifestent également au niveau du territoire étudié: en premier lieu, le recueil discute presque exclusivement de l'expérience canadienne-anglaise. Mais la part du lion est accordée à l'analyse des milieux universitaires de l'Ontario et des provinces maritimes — plus de la moitié des articles y sont consacrés. L'expérience québécoise nous est uniquement transmise dans l'article de Michael Behiels qui porte sur la création de la Faculté des sciences sociales à l'Université Laval et, dans une moindre mesure, par le biais des recherches de Paul Axelrod qui fait brièvement allusion aux distinctions entre les attitudes et les revendications des deux groupes linguistiques au sein du mouvement étudiant des années trente. La question de la langue des chercheurs y est sûrement pour quelque chose, mais cette pénurie provient peut-être aussi de différences d'orientation dans les travaux des chercheurs des deux groupes ethniques. Les chercheurs franco-québécois se sont davantage intéressés à documenter l'évolution du savoir en milieu universitaire et la création des professions. En contrepartie, leurs collègues anglophones se sont plutôt dédiés à analyser l'ex-

périence des populations étudiantes de différentes époques. C'est d'ailleurs l'approche adoptée par les directeurs du recueil. À leur avis, il s'agit d'une «fresh perspective on the history of higher education» (p. xiii) où l'université fait d'abord figure de contexte dans lequel évolue une certaine jeunesse. Leur point de mire est donc le comportement, les attitudes et les réactions de l'étudiant.

Il n'y a aucun doute que les auteurs ont réussi à intégrer les préoccupations de l'histoire sociale à l'étude des évolutions du milieu universitaire. Ainsi, tous ceux qui analysent la population étudiante ont apprécié que la compréhension du milieu universitaire passe par une compréhension de l'expérience des femmes sur le campus. Brian McKillop, entre autres, dans son étude sur la vie étudiante en Ontario avant la Première Guerre mondiale, dénote une ségrégation croissante entre les activités des étudiants et celles des étudiantes. Il y voit le résultat d'une réaction d'insécurité proprement masculine devant le nombre grandissant de femmes sur le campus. Chaque auteur distingue entre les activités et les attitudes des deux sexes et explique les divergences en se référant à des études sur l'évolution du rôle de la femme. Évidemment certains auteurs y arrivent mieux que d'autres - Malcolm MacLeod et James Pitsula gagneraient à interroger davantage leurs sources dans le sens de ces distinctions de genre. Mais, tout compte fait, il s'agit là d'un bel exemple de l'intégration visée par les directeurs du projet.

Cette approche intégrée leur permet également de nuancer des suppositions bien ancrées dans l'historiographie en ce qui concerne la fonction sociale de l'université. C'est ainsi que, par le biais d'une étude de la population étudiante de l'Université Queen's de 1895 à 1900, Chad Gaffield, Lynne Marks et Susan Laskin démontrent que l'université canadienne, en plus de desservir les classes privilégiées, a aussi produit de nouvelles élites et donc contribué à une certaine mobilité sociale.

Mais ces recherches illustrent surtout combien les étudiants universitaires furent profondément marqués par les préoccupations de la société ambiante. Plusieurs auteurs font état de l'enthousiasme guerrier parmi les étudiants au moment de la Première Guerre mondiale, démontrant que les échos de ce déploiement militaire ont bel et bien pénétré les murs de l'université. On confirme également l'influence déterminante du mouvement missionnaire protestant du «Social Gospel» dans la pensée étudiante au début du XXe siècle. Il s'avère que la ferveur religieuse de ces jeunes permet aux chercheurs d'éclairer plusieurs facettes du comportement étudiant.

Un volet de l'étude qui semble moins bien documenté concerne l'impact de la montée du capitalisme industriel sur les étudiants universitaires au début du siècle. Keith Walden amorce la question dans son analyse du phénomène des initiations à l'Université de Toronto de 1880 à 1925. Il les étudie en s'inspirant habilement d'interprétations anthropologiques, voyant là des rituels qui permettent aux étudiants de «négocier» la transition qui s'opère au sein du monde capitaliste à cette époque. Or, notre compréhension des retombées des transformations économiques demeurera incomplète tant que l'on n'aura pas sondé plus avant les attentes et l'évolution des ambitions professionnelles des étudiants. Mais voilà au fond un des grands atouts de cet ouvrage: il permet de localiser les carences de ce jeune domaine d'étude, d'orienter et d'inspirer

des recherches complémentaires pour mener, espérons-le, à la publication d'études plus vastes.

Même s'il est impossible de montrer ici toute la richesse et les nuances des articles de cet ouvrage, l'on doit rendre hommage à l'ensemble du travail qui repose sur des recherches minutieuses et qui fait preuve d'une grande cohérence. L'écho des sujets explorés se réverbère à travers plusieurs articles et incite le lecteur à faire des recoupements qui prolonge son effort de réflexion.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

NICOLE NEATBY